FRANÇOISE GAILLARD

A l'ombre des jeunes filles en vélo ou l'invention de la jeunesse

On se les figure sur leur engin à pédales, déboulant sur la digue de Balbec, tant le vélo leur est, dans notre souvenir, consubstantiel. Pourtant, à califourchon sur leur bicyclette, pédalant à vive allure le long de la grève ou musardant dans les petits chemins de l'arrière pays, on ne les voit pour ainsi dire jamais dans le roman. On sait qu'elles font de joyeuses équipées cyclistes avec pique-niques à la clef, mais nous n'y sommes pas conviés. Le jour où Marcel les aperçoit pour la première fois, elles vont à pied. Une seule pousse "devant elle, de la main, sa bicyclette"[1].

1. Toutes les citations sont extraites de *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, histoire de montrer que Proust a bien vu passer la bicyclette à l'horizon de *La Recherche*, et qu'il a compris qu'elle était la messagère d'un monde nouveau.

Boldini, *Cyclisme*, © Roger-Viollet.

C'est Albertine. On dirait qu'elle a servi de modèle à l'affiche que le dessinateur Gray a réalisée pour le Salon du Cycle en 1894, avec toutefois quelque chose d'un peu plus sport, à cause du polo noir qui la colle ; avec quelque chose de plus effronté aussi.

Cette première apparition figera Albertine dans le rôle de la jeune fille à bicyclette, et le vélo lui sera associé comme un de ces attributs qui aident à reconnaître les saints dans l'iconographie médiévale. Symbole de son émancipation, de sa liberté, il est aussi le symbole de cette génération nouvelle, éprise de modernité, de sport et de vitesse, qu'elle incarne si bien.

Les jeunes filles font irruption comme une bande de mouettes, mais le texte précise qu'à la fin de la saison, elles ne quittent pas la station balnéaire " toutes ensemble comme les hirondelles ". L'arrivée et le départ groupés des hirondelles est un cliché trop usité pour que l'on puisse supposer que chez Proust l'image doive quelque chose à l'invention du modèle de cycle baptisé " Hirondelle ", par la Manufacture française d'Armes de Saint-Etienne en 1890. Mais, sait-on jamais… l'imaginaire est le lieu des télescopages d'images. Qu'importe que les bécanes de ces demoiselles soient restées ce jour-là comme bien d'autres à la maison. Tout dans leur allure, leurs manières, leurs attitudes, dit qu'elles sont " vélo ". Ça se sent au rapport à leur corps qu'elles négocient autrement ; ça se sent à la relation qu'elles entretiennent avec l'espace. Elles savent d'instinct s'y placer, s'y déplacer. Elles sont bien dans leur peau. Elles sont à l'aise dans leur corps. celui-ci, d'ailleurs, a changé. Le bas s'est musclé et en même temps étiré, affiné, allongé. La silhouette s'en trouve grandie. Au point qu'on s'interroge : de quelle race sont donc ces créatures " aux belles jambes, aux belles hanches, avec des visages sains et reposés ", si différentes, morphologiquement parlant, des autres jeunes filles ? Réponse : ces mutantes sont le produit et la greffe du sport sur le vieux tronc d'une bourgeoisie industrielle et commerçante avare et, tout le laisse à penser, au sang pauvre. L'évolution, on le sait, procède par mutations brusques, mais dans le cas précis, le changement a été précipité par l'intervention d'un objet technique : la bicyclette.

La machine roulante s'avère une machine à façonner les corps, à transformer les mentalités aussi. Une race est née que le mythe pourrait imaginer sortie de l'accouplement galvanique (et quelque peu vulcanique) de l'homme et de la mécanique. Qui a fait de la bicyclette une machine célibataire ? Ne produit-elle pas ces belles plantes ? N'engendre-t-elle pas cette race indépendante et sûre d'elle : la *femme nouvelle* ? C'est elle, qui, plus tard, quand les hommes seront au front, fera marcher le pays. C'est elle en-

core qui, par filles interposées, se coupera les cheveux et luttera pour la libération des femmes. Cette femme neuve qui couve chez la jeune cycliste attend-elle son " surmâle ", humoristiquement promis par Jarry ?

Toujours est-il que le corps cycliste de ces demi déesses modernes sème le trouble dans l'espace physique comme dans l'espace social de Balbec. Car, avec ou sans leurs petites reines, ces jeunes filles qui ignorent le reste des mortels, fut-il de souche aristocratique, se posent en reines de la station balnéaire. Leur aisance physique s'assortit d'une aisance à l'égard du monde qui peut passer pour de l'effronterie. Affaire de codes. Où est chez elles la gaucherie traditionnelles de la jeune fille pour qui le corps est un objet d'embarras, de gêne, d'inconfort physique et moral ? Où est chez elles la modestie et la pudeur qui font baisser les yeux de la jeune fille ? Observez-les : elles avancent en regardant droit devant, comme à vélo. Elles n'ont pas le nez sur le guidon, elles. Elles n'ont pas davantage froid aux yeux. Ce regard sportif, décidé et franc a quelque chose d'insolent. La pratique de la bicyclette les a habituées à habiter harmonieusement leur corps. Comparez-les aux promeneurs de Balbec, qui font tous les jours la digue. Eux, ils ont une démarche saccadée, disgracieuse, gesticulante parce qu'ils sont toujours à la limite de la rupture d'équilibre. D'ailleurs, ils ne marchent pas, ils " tanguent " comme s'ils étaient sur le pont d'un bateau, " car ils ne [savent] pas lever une jambe sans du même coup remuer le bras, tourner les yeux, remettre d'aplomb leurs épaules, compenser par un mouvement balancé du côté opposé le mouvement qu'ils [viennent] de faire de l'autre côté, et congestionner leur face ". Ne dirait-on pas des pantins ou quelques funambules débutants et peu doués ? Cette démarche chaplinesque avant l'heure a été popularisée par le cinéma muet qui en a fait l'un des ressorts de son rire. Eux, ils titubent. Elles, elles marchent. Leurs gestes sont sûrs, précis, économes. Elles s'avancent " sans hésitation ni raideur, exécutant exactement les mouvements qu'elles [veulent] dans une pleine indépendance de chacun de leurs membres par rapport aux autres, la plus grande partie de leur corps gardant cette immobilité si remarquable chez les bonnes valseuses ". On a envie d'ajouter, tant le contexte l'impose : et chez les bonnes cyclistes.

Car ce sens de l'équilibre et cette maîtrise des mouvements, c'est à vélo, au moins autant sinon plus que sur les parquets vernis des salles de bal, qu'elles l'ont acquis. C'est en pédalant le dos bien droit, les bras tendus sur le guidon, qu'elles ont fait prendre à leur corps l'habitude de maintenir son centre de gravité dans le polygone de sustentation, sans gesticulations ni rétablissements ridicules et risqués. C'est devenu chez lui un réflexe. Les mouve-

ments de balancier sont d'ailleurs à proscrire à bicyclette. La machine amplifie les écarts. Un peu de tangage, un peu de ballant, et on va vite dans le décor non sans quelques zigzags peu esthétiques. Tout à bicyclette est dans l'assiette. Elle a fini par s'inscrire dans la mémoire du corps.

Regardez-les encore. Voyez comme elles se meuvent dans l'espace. Elles foncent sur les gens qui se promènent, les obligeant à s'écarter pour leur faire place sous peine d'être renversés, exactement comme si elles étaient perpétuellement sur leur bicyclette. On dirait " le passage d'une machine qui eût été lâchée et dont il ne [faut] pas attendre qu'elle [évite] les piétons ". Voyez comme elles s'arrêtent " en un conciliabule, un agrégat de forme irrégulière, compact, insolite et piaillant ". Ne dirait-on pas un peloton qui met pied à terre sans se soucier de gêner la circulation ? Aux autres de se ranger ! Sans le vouloir, les jeunes filles donnent matière à toutes les préventions du temps contre cet instrument dangereux qui menace la sécurité du promeneur. La digue est à elles, comme la route aux cyclistes. Tant pis pour ceux qui se mettent en travers de leur trajectoire. La jeune fille à la bicyclette est une force qui va, et qui ne bouscule pas seulement des estivants en promenade, mais des barrières sociales, des codes mondains, des rapports générationnels.

L'usage du vélo apprend à s'approprier l'espace physique de la route et des chemins. Mais ce que nous fait comprendre le texte de Proust, c'est que cette appropriation s'étend à l'espace social. Les jeunes filles sont en frein de s'y faire un trou, d'y conquérir une place, d'y acquérir une existence tout à la fois en tant que *filles* et en tant que *jeunes*. Et elles le font sans cahots (mais non sens risque de chaos pour la société), comme si elles roulaient sur un chemin sans obstacles. Place à la jeunesse ! Une catégorie sociale transversale est née, et ces adolescentes à bicyclette en sont les championnes : les jeunes. Car leur plus grand défi, ces demoiselles le lancent aux classifications sociales et aux subtilités des découpages mondains. Où les situer ? Leur tournure élégante Plaide en faveur d'une bourgeoisie aisée, mais leur allure dégingandée, leurs manières affranchies, leur langage vulgaire fait pencher en faveur de l'hypothèse que " toutes ces filles [appartiennent] à la population qui fréquente les vélodromes, et [doivent] être les très jeunes maîtresses de coureurs cyclistes ". Peuple par certains côtés, bourgeoises par d'autres, éminemment changeantes, mouvantes, se métamorphosant sans cesse, qui sont-elles ? Elles sont le produit, social cette fois, d'une révolution, celle qui résulte de la découverte et de la pratique du sport, d'abord Par une élite puis par les couches populaires. Elle entraîne une double promotion : celle du corps et celle de la jeunesse.

Le sport, et tout particulièrement la pratique de la bicyclette, est beaucoup plus qu'un passe-temps pour estivants, et Proust l'a bien vu. En fait, cette activité physique présente toutes les caractéristiques de ce que l'on appelle un " milieu " dans les disciplines naturalistes ou sociologiques. Elle influe autant sur le corps qu'elle transforme, que sur les mentalités qu'elle oblige à évoluer. Et par ailleurs, elle constitue une sphère sociale qui a ses lois et ses règles, lesquelles ne sont pas moins exigeantes que celles de la mondanité. car ce monde à part n'est pas celui de l'anarchie ou de l'individualisme débridé, il est simplement régi par des valeurs nouvelles.

La bicyclette change les esprits et fait sortir la jeune fille de l'espace confiné où les bonnes mœurs la reléguaient. Elle apprend à respirer un air moins rance. Il y aurait quelque parallèle à tracer avec la peinture impressionniste qui sort son chevalet pour aérer une peinture menacée d'asphyxie. Et ce n'est sans doute pas un hasard si les jeunes adeptes du cyclisme de Balbec ont fait le choix de la modernité mité picturale Incarnée par Elstir, et si, de leur côté, les artistes " modernes " s'intéresseront au vélo. Dans le sillage de la bicyclette, il y a comme un grand souffle d'air qui balaie la fin du siècle.

Les jeunes sportifs se reconnaissent, se retrouvent, se regroupent par delà les clivages sociaux traditionnels que, du même coup, ils bousculent joyeusement. Ils s'élisent moins en fonction de leur origine de classe ou de leur appartenance de caste, qu'en fonction de leurs goûts et de leurs centres d'intérêts communs. Et en privilégiant le lien né de la communauté d'intérêt au détriment de celui qui vient de la situation mondaine, ils inventent une nouvelle réalité sociale : la jeunesse. Elle a sa culture. Ce n'est plus celle, intellectuelle et cérébrale, ou désœuvrée et dandy, des héritiers des gardiens grands bourgeois ou aristocratiques de l'ordre ancien. Elle est faite d'exercices, de jeux en plein air, de flirt. Elle privilégie l'être ensemble du groupe sur le tête à tête.

Mais n'allez pas croire que le nouvel espace dégagé par une coupe transversale dans le tissu social soit un espace ouvert. Il n'y a pas d'identité collective sans clôture. La jeunesse reconstruit donc tout naturellement des barrières contre ce qui n'est pas elle. Mais non contente de cela, elle se subdivise selon des critères d'affinité totalement impénétrables pour un regard extérieur et tout aussi rigide que les castes. C'est ainsi qu'elle crée ce mode relationnel extrêmement contraignant et typiquement adolescent : la bande. Il n'est pas moins difficile d'y pénétrer que dans le clan Verdurin ou la tribu des Guermantes. Proust, attentif à l'émergence de la jeunesse, nous propose une sociologie et une psychologie de la bande.

Enseignante à Paris VII, Françoise Gaillard, est l'auteur de *Archéologie de la modernité*(à paraître).